

A quelques pas du cabinet de travail du roi, se trouve la salle du conseil des ministres, vaste salle sévère, aux murs tapissés de vieux chêne, aux grands fauteuils de cuir de Cordoue, à la table immense couverte du classique tapis vert. Et, tandis que je songeais, dans cette salle silencieuse, que les destinées d'un grand pays, d'une nation aussi célèbre, aussi puissante que l'Espagne, s'étaient discutées, décidées, réglées autour de cette table impassible, j'aperçus, rieur parmi les graves serviettes de cuir des ministres, un ravissant petit lapin en porcelaine qui, dressé sur ses pattes de derrière, frottait son museau rose entre ses pattes de devant, dans une attitude de raillerie sardonique et d'effarouchement gracieux. Alors, une idée saugrenue, ridicule, grotesque même me vint, et je me demandais, en esquissant un sourire, si ce presse-papier si gentil, n'était pas le signe dont se servait Sa Majesté pour marquer aux ministres leur disgrâce ou leur renvoi. Je me figurais aisément la tête d'un président du conseil trouvant ce presse-papier fatal sur sa serviette et comprenant qu'il n'a plus qu'à aller méditer à la campagne l'art de se faire cent mille livres de rente en élevant des lapins.

Réflexion faite, j'incline à penser que c'est par un pur hasard que ce petit bibelot faisait l'école buissonnière en un lieu aussi solennel, et je ne me fais aucune violence pour reconnaître que la façon de procéder, dont il évoquait l'idée en mon imagination, est absolument inconnue à la cour d'Espagne. Mais était-il même besoin, chers lecteurs, de vous en donner l'assurance ?

XXX

L. M. LE ROI ET LA REINE DE PORTUGAL A MADRID.

— LE ROI DU CIEL ET LE ROI DE LA TERRE. — LA PLACE DE ORIENTE.

— DINER DE GALA AU PALAIS ROYAL.

Le roi don Carlos et la reine Amélie sont arrivés à Madrid le 10 novembre, à onze heures quarante-cinq du matin, à la gare du Midi. Ils étaient accompagnés du duc de Tetuan, de M. Canovas del Castillo et de M. de Linarès, qui étaient allés à la rencontre des souverains jusqu'à la station d'Illescas. Le roi, qui portait l'uniforme de généralissime, et la reine ont été reçus à la gare par S. M. la reine régente, l'infante Isabelle, les ministres, le corps diplomatique, les hauts fonctionnaires, les sénateurs et les députés.

La reine régente d'Espagne, la reine Amélie, le roi don Carlos et l'infante Isabelle ont pris place dans un carrosse doré attelé à la Daumont; le cortège royal composé de huit autres carrosses, s'est ensuite dirigé vers le palais royal.

Les troupes, infanterie, cavalerie et artillerie, faisaient la haie le long des voies que suivait le cortège.

Aussitôt après le passage des souverains, l'infanterie s'est formée en colonne par bataillons avec musique, drapeaux et cornettes et a défilé devant le Palais Royal, sous les yeux du Roi et de la Reine de Portugal et du jeune roi Alphonse XIII qui a paru un instant au balcon du palais et a été fort acclamé.

Après l'infanterie, l'artillerie a défilé en double colonne et la cavalerie en colonne. Ce défilé a été très brillant. Les troupes en grande tenue au nombre de quatre mille hommes ont salué les souverains. C'est le capitaine général de la Nouvelle-Castille qui commandait les troupes, dont le défilé s'est terminé à trois heures. Le peuple de Madrid a fait aux illustres visiteurs un accueil des plus sympathiques.

Qu'on me permette de citer ici un souvenir des plus intéressants de mon voyage en Espagne, souvenir qui se rattache à un épisode de cette journée. Les troupes espagnoles ont un entrain, un diable-au-corps admirables : elles ont de la tenue et de la discipline, elles sont dignes de tous les éloges. Mais les ordres des officiers supérieurs manquent un peu de précision et de clarté ; je n'en veux pour preuve que l'encombrement inouï qui eut lieu sur la place de l'Oriente, lorsque les troupes se mirent en mouvement pour le défilé devant le Palais Royal. Ces troupes avaient fait la haie sur tout le parcours du cortège et devaient se mettre en marche les unes après les autres, aboutir par des rues différentes à la place de Oriente et y prendre l'ordre du défilé. Je ne sais quelle confusion eut lieu dans les ordres des officiers, mais presque au même moment les bataillons différents débouchèrent sur la place de Oriente par toutes les artères qui y aboutissent et il en résulta pendant plus d'un quart d'heure un inexprimable désordre.

C'est alors que je fus témoin d'un fait des plus significatifs des mœurs espagnoles et tout à l'honneur de ce pays : un bataillon d'infanterie descendait la calle Mayor en bon ordre, et naturellement la circulation des voitures était absolument interrompue dans la rue. Tout à coup, d'une des rues latérales un pauvre fiacre de chétive apparence déboucha et, à ma grande surprise, je vis les gardes civils à cheval le laisser passer avec respect. Je pensais que les soldats n'allaient pas être aussi accommodants et ne se laisseraient point couper par ce véhicule bizarre, cela me paraissait d'autant plus probable qu'une voiture de la Cour venait de se voir refuser le passage. Eh bien ! je me trompais.

Sur un ordre des officiers, bref, encore plus rapidement peut-être exécuté, les soldats qui se trouvaient devant le fiacre se rangèrent de chaque côté du trottoir et non seulement firent la haie, mais encore se mirent à genoux en présentant les armes, les compagnies qui suivaient s'arrêtèrent et mirent également genoux en terre. Et la musique attaqua solennellement l'hymne royal. Et je vis par la portière de la voiture, un pauvre prêtre au surplis rapiécé sortir le Saint-Sacrement et bénir les soldats et le peuple : il portait l'extrême-onction à un moribond et rien n'était plus saisissant que l'humilité de son équipage et de sa personne, et la majesté des honneurs plus que royaux qui lui furent rendus.

J'interrogeai un colonel espagnol qui se trouvait près de moi : « Le

Roi du ciel passe avant les rois de la terre, » me dit-il sans autre explication. Je n'ajouterai rien de plus à ces mots !

Puisque je suis sur la place de Oriente, je vais vous en donner une rapide description. Elle vise à être imposante et magnifique, et en réalité, l'impression qu'elle produit n'est pas grandiose pour plusieurs raisons. Elle est demi-circulaire et entourée d'une promenade plantée d'arbres trop nombreux et qui nuisent à la vue de l'ensemble. En outre, son centre est formé par un square de forme ovale surélevé au-dessus du sol et entouré d'une grille. Figurez-vous la place de la Concorde plantée d'arbres de grande taille et l'obélisque située au milieu d'un square grillé, et vous vous écrierez immédiatement que la place de la Concorde perd tout son caractère, toute sa beauté, qui réside justement dans l'admirable vue d'ensemble qu'on y trouve.

La place de Oriente est peuplée de 44 statues colossales en pierre, et il faut le savoir pour les remarquer, car les arbres les cachent aux regards et on ne les voit que les unes après les autres. Il faut en outre se rapprocher de très près pour bien voir la statue équestre de Philippe IV, qui se dresse au milieu du square sur un piédestal énorme. Cette statue imite celle de Louis XIV sur la place des Victoires.

Le soir a eu lieu à huit heures, au Palais Royal, un grand banquet, auquel étaient invités les personnages de la suite de Leurs Majestés, les premiers ministres d'État, les Grands d'Espagne, les dignitaires de la Toison d'or, le corps diplomatique, environ cent vingts couverts.

La table était très richement décorée de fleurs et de porcelaines de prix ; le service était fait dans de la vaisselle plate.

Le roi Carlos était placé à la droite de la reine régente et il avait à son côté l'infante Isabelle. Près des souverains se trouvaient les chefs des cabinets de Madrid et de Lisbonne, M^{me} Canovas del Castillo, la duchesse de Palmella, l'ambassadeur d'Italie, le nonce apostolique, la comtesse de Santiago et la duchesse de Medina-Sidonia.

Le menu, suivant l'usage, était en français.

Pendant le banquet, la musique du corps des hallebardiers a fait entendre l'hymne portugais et plusieurs autres morceaux.

XXXI.

L'ARMERIA RÉAL. — LA CAVALCADE HISTORIQUE. — LA PLAZA MAYOR.

J'ai profité de la matinée du 11 novembre, pendant laquelle les souverains se sont reposés, pour visiter *l'Armeria real*. Ce musée, où l'on conserve les armures des souverains et des plus illustres capitaines d'Espagne, est installé dans un bâtiment qu'on prendrait extérieurement pour une grange ; il fait face au Palais Royal et forme l'un des côtés de la place d'Armes, qu'il ne contribue pas peu à enlaidir. Les armes et les armures sont conservées avec soin dans les salles du premier étage qui sont relativement bien aménagées. On remarque, dans ce musée, les pièces suivantes : l'armure de mailles d'Alphonse V d'Aragon, l'armure complète de l'électeur de Saxe, prisonnier de Charles-Quint, l'armure de Don Juan d'Autriche, une riche armure de Charles-Quint, le brassard d'Ali-Pacha, amiral des Turcs à Lépante, l'épée de Boabdil, dernier roi des Maures, l'épée de Pélage, ramassée à Covadunga, le bouclier magnifique à tête de Méduse de Charles-Quint, l'épée du *Gran Capitan* Gonzalve de Cordoue, sur laquelle jurent les princes des Asturies, la *Colada*, épée du Cid Campéador, une reproduction de l'épée de François I^{er} qui fut reprise en 1808 par Napoléon I^{er}, l'épée de Fernand Cortez, l'épée de Tolède du comte-duc d'Olivarez, les plats de fer qui servaient de vaisselle de campagne à Charles-Quint, l'armure de Christophe Colomb, le casque de François I^{er}, et une quantité d'autres armes et armures des plus illustres et des plus riches.

En sortant de *l'Armeria Real*, après avoir assisté sur la place d'Armes à la très curieuse relevée du poste du Palais Royal, qui s'effectue drapeau déployé et musiques jouant l'hymne royal, les mêmes compagnies se saluant et manœuvrant très lentement, majestueusement, avant de se céder la garde du Palais, — je me suis rendu aux bâtiments qui renferment les carrosses du Palais et qu'on appelle les *Reales Caballerizas*. Les voitures de gala, qui sont renfermées dans ces

remises princières, sont dignes d'admiration et d'éloges ; il y en a de presque toutes les époques.

A deux heures de l'après-midi, le roi don Carlos, la Reine Amélie et la reine régente ont fait une visite solennelle aux expositions historiques américaine et européenne, installées dans le superbe palais de la Bibliothèque sur le *paseo de Recoletos*. Des musiques militaires ont salué à leur arrivée les souverains, qui ont été reçus au bas du grand escalier par les délégués étrangers.

Le roi don Carlos et la reine Amélie ont reçu du public, comme partout ailleurs à Madrid, l'accueil le plus chaleureux. La reine régente s'est montrée particulièrement affectueuse pour les jeunes souverains ; elle a conféré au prince royal de Portugal l'ordre de la Toison d'or et le roi de Portugal a offert à la reine régente la grand'croix des trois ordres portugais.

Le soir a eu lieu, au Théâtre Espagnol, une représentation de gala : on a joué *Une maison avec deux portes est de mauvaise garde*, de Calderon ; on y a lu aussi une ode à Christophe Colomb.

Le 13 novembre, une grande cavalcade historique, partie de l'hippodrome, a parcouru les principales rues de la ville : le *paseo Castellana*, la place de Colomb, le *paseo de Recoletos*, le *salon du Prado*, la *carrera San Jeronimo*, la *puerta del Sol*, la *calle Mayor* et la *place de Oriente* ; elle a défilé en outre devant Leurs Majestés, qui se trouvaient au balcon du Palais Royal.

Elle avait attiré une foule compacte sur tout son parcours malgré un ciel nuageux.

La cavalcade se composait de plusieurs groupes représentant les traits principaux de l'histoire d'Espagne. D'abord *la reddition de Grenade*, avec le roi maure Boabdil, d'après le portrait célèbre de Padilla, tenant en sa main les clefs de la ville de Grenade, qui s'est rendue au commencement de 1492, suivi de son cortège de Maures et d'arquebusiers.

La seconde partie représentait les moines de la Rabida, formant la communauté du couvent de Sancta Maria. Trente-huit religieux marchent d'un pas solennel, ayant à leur tête le R. P. Juan Pérez de la Marchena, protecteur de Christophe Colomb.

La troisième partie représente les caravelles. Au premier rang s'avancent les trois frères Pinson, Martin et Alfonso, pilotes et armateurs des bateaux de Colomb. Les trois caravelles *Nina*, *Pinta*

et *Sancta Maria*, sont portée sur des chars tirés par six chevaux, et suivies de guerriers et de matelots.

La quatrième partie est le groupe du roi Ferdinand et de la reine Isabelle la Catholique. Montés sur de magnifiques chevaux brillamment caparaçonnés, ils sont bruyamment acclamés par la foule. Derrière eux marchent deux hérauts avec les écharpes royales aux armoiries de Ferdinand et d'Isabelle, puis les infants don Juan et dona Juana à cheval, le grand cardinal Gonzalès de Mendoza, les pères Hernandez de Talavera et Diego de Dega sur des mulets. La suite royale forme un groupe étincelant avec des costumes d'une richesse inouïe.

La cinquième partie est une allégorie de la découverte de l'Amérique et un hommage à Colomb. Un char monumental tiré par dix chevaux richement harnachés, représente les ruines d'un monument aztèque surmontées de trophées d'armes et de drapeaux au centre desquels se dresse le buste de Colomb ; au pied des degrés, on voit l'Espagne embrassant l'Amérique. Ce char, surmonté de la Renommée avec ses trompettes obligatoires, n'est peut-être pas du meilleur goût.

Seize Caciques indiens et une musique militaire terminent la Cavalcade proprement dite. Mais derrière viennent encore la présidence accompagnée des invités de la municipalité et des voitures historiques de la maison royale, entres autres celle fort curieuse dite de *Jeanne la Folle* ; puis les carrosses des corps législatifs, de la députation provinciale et de la municipalité, qui ferment la marche.

Cette cavalcade n'ayant défilé devant le Palais Royal que vers deux heures de l'après-midi, j'ai profité de la matinée pour visiter la *plaza Mayor*, qui est certainement la place la plus curieuse et la plus riche en souvenirs historiques de Madrid. Pour s'y rendre, il faut être conduit par un guide ou par le hasard, car elle est en communication avec les rues qui y aboutissent par des arcs cintrés qui, à première vue, ne laissent pas supposer l'existence de cette belle place de cent vingt-deux mètres de long sur quatre-vingt-quatorze de large, qui ressemble fort à notre *place des Vosges* à Paris. Comme cette dernière, elle est entourée de maisons anciennes toutes du même style, et hautes de trois étages supportés par un portique.

Au centre de la place, qui est aujourd'hui plantée d'arbres et dessinée en parterres comme un square, se dresse la statue équestre de Philippe III, fondateur de cette place, où eurent lieu toutes les grandes

exécutions capitales, où furent élevés les trop tristement célèbres auto-da-fé de l'Inquisition. Malgré les bancs en pierre à dossiers de fer, où viennent *somnoler* — (le mot me sera-t-il pardonné ?) — les nounous de Madrid, tandis que les marmots égaient de leurs rires et de leurs cris cette place peu fréquentée par les voitures, malgré les arbres et les fleurs, la *plaza Mayor* est d'aspect sinistre et on y ressent le même frisson douloureux qu'on éprouve dans les cachots et les chambres de torture des forteresses du moyen-âge, où il me semble que les murs gardent encore comme un écho des plaintes et des gémissements des malheureuses victimes.

XXXII

LE ROI ET LA REINE DE PORTUGAL A L'ESCURIAL.

LEURS MAJESTÉS A LA COURSE DE TAUREAUX.

PORTRAITS DE LA REINE AMÉLIE ET DU ROI DON CARLOS.

RÉCEPTION DE M. GASTON ROUTIER PAR S. M. LA REINE DE PORTUGAL.

DÉPART DES SOUVERAINS POUR LISBONNE.

Le roi de Portugal et l'infante Isabelle ont passé la matinée du 13 novembre à la chasse dans la propriété de la Zarzuela. Ils étaient accompagnés par la marquise de Nayera, le comte de Ficalho, M. Serpa Pimentel, le marquis de Miraflores et les barons de Hortega.

Pendant que le roi était à la chasse, la reine Amélie dont le caractère devient de plus en plus sympathique aux Espagnols, est allée visiter incognito avec ses deux dames d'honneur les expositions historiques. Elle y a passé plus d'une heure, étonnant tout le monde par la sûreté de son goût et l'étendue de ses connaissances artistiques et historiques.

Un temps printanier a favorisé l'après-midi les courses de chevaux ; Leurs Majestés assistaient à cette réunion. La foule était énorme. Le roi de Portugal, la reine Amélie, la reine régente ont été acclamés ; mais on a fait surtout une véritable ovation à la reine Amélie.

Le soir a eu lieu une grande réception au Palais Royal, plus de trois mille invitations avaient été lancées. L'escalier d'honneur était orné de fleurs et de plantes ; des laquais en livrée et des hallebardiers étaient placés sur chaque marche et faisaient la haie.

La variété des uniformes et les ravissantes toilettes présentaient un aspect vraiment superbe. Leurs Majestés recevaient dans le grand salon des Ambassadeurs.

Le roi don Carlos et la reine Amélie se sont rendus le 14 novembre dans la matinée à l'Escurial. L'infante Isabelle seule les accompagnait, la reine régente ayant désiré rester auprès du jeune roi légèrement

souffrant. Les souverains ont entendu la messe qui a été dite au monastère pour le repos de l'âme du roi Alphonse XII, de la reine dona Maria de las Mercédès et du duc de Montpensier. Après être restés quelque temps agenouillés auprès des tombes, ils sont repartis à cinq heures pour Madrid.

A cinq heures et demie, une grande retraite aux flambeaux a eu lieu. Parti du *paseo de Castella*, le cortège a défilé à six heures et demie, devant le Palais Royal.

Le soir a eu lieu, à l'Ambassade portugaise, un grand dîner de cinquante couverts en l'honneur du roi et de la reine de Portugal. A dix heures a eu lieu la réception de la municipalité et de la colonie portugaise.

La visite des souverains portugais a eu les meilleurs résultats et a dépassé les espérances les plus optimistes. Cette visite, qui était la conséquence du désir de resserrer les liens d'affection des deux Cours, a porté ses fruits. Et ce n'est pas seulement les relations des deux Cours qui seront plus étroites et plus amicales encore que par le passé, mais aussi celles des deux nations sœurs qui composent la péninsule ibérique.

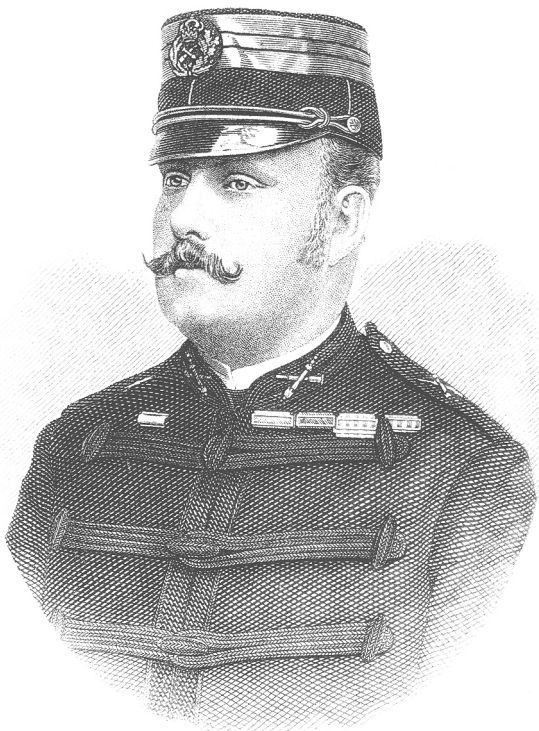
C'est surtout le 16 novembre, pendant la course de taureaux donnée en l'honneur de Leurs Majestés portugaises, que l'enthousiasme des Madrilènes a été à son comble.

La plaza était bondée de monde ; la reine de Portugal portait les couleurs espagnoles, toutes les dames avaient des mantilles. Une ovation a été faite aux reines Marie-Christine et Amélie. L'enthousiasme suscité par la reine de Portugal a été, à certain moment, indescriptible : on n'entendait plus qu'un cri : *Olle la Reina !*

La reine Amélie, très émue de ces marques de sympathie, saluait très gracieusement le public.

Les toréadors, avant de tuer les taureaux, ont fléchi les genoux devant la loge royale et ont *brindé*, c'est-à-dire déclaré à haute voix qu'ils tuaient les taureaux en l'honneur des souverains, qui leur ont prodigué de riches cadeaux.

Dans un moment d'enthousiasme, le roi de Portugal a arraché une épingle de diamants qui ornait sa cravate et l'a jetée au toréador Mazzantini, aux acclamations des spectateurs. On peut dire que les souverains portugais sont devenus ce jour-là l'idole de la population madrilène, et que de mémoire d'homme on ne se souvient pas que pareille réception ait été faite à des têtes couronnées.



S. M. CHARLES I^{er}, ROI DE PORTUGAL.

Qu'on me permette d'esquisser ici en quelques lignes le portrait de Leurs Majestés portugaises.

Grande, élancée, avec un port vraiment royal, le visage si gracieux toujours éclairé par un doux sourire, bienveillante à l'excès, bonne pour tous, la reine Marie-Amélie est de celles qu'on ne peut oublier, qui forcent à l'admiration et imposent le respect. Française en tout, d'ailleurs, de cœur comme d'allures, elle sait allier la plus exquise élégance à la plus grande modestie ; elle est simple, tout en restant reine ; elle est charmante, elle est spirituelle, elle est gaie, elle est parisienne comme la plus aimable de nos Parisiennes, et dans les réceptions royales, elle règne autant par sa grâce, sa beauté et son esprit que par son rang.

Un dernier trait pour finir : elle aime à sortir de son palais à Lisbonne, le matin, et aller, avec une seule dame d'honneur, distribuer des aumônes aux malheureux, visiter des malades, secourir toutes les infortunes et toutes les misères. Que dire de plus ?

Le roi de Portugal est un bel homme, blond, avec une fine moustache, l'allure militaire, mais sans rien de cassant ni de raide : très aimable au contraire, souriant souvent et sachant avec un tact exquis, se concilier les sympathies de tous ceux qui l'approchent. Dans son costume de généralissime, il a fort grand air et son attitude élégante et martiale soulève toujours les acclamations des foules.

La reine Amélie de Portugal a bien voulu, par faveur toute spéciale, me permettre de lui présenter mes hommages le jour même de son départ : le comte de San Miguel, ministre plénipotentiaire de Portugal à Madrid, m'ayant fait savoir par une lettre fort aimable, que je conserve précieusement, que Leurs Majestés me recevraient au Palais Royal à midi, avec nos compatriotes et amis M. le baron de Barghon de Fort-Rion et le comte de Molens, nous nous rendîmes au Palais à l'heure dite. Voici en quels termes je télégraphiai au *Soleil*, la réception que nous fit Sa Majesté la reine Amélie : je copie textuellement dans le *Soleil* :

« La reine était à peine rentrée d'une promenade en voiture qu'elle avait faite dans Madrid avec l'Infante Isabelle : elle a vivement ôté son manteau et avant d'aller déjeuner avec S. M. la reine d'Espagne, elle a prié le comte de San Miguel, ministre de Portugal à Madrid, de lui présenter les journalistes français qui se sont inclinés devant elle et, à tour de rôle, lui ont baisé la main.

» La reine, s'adressant à M. Gaston Routier, a manifesté son conten-

tement de voir les représentants de la presse française à Madrid et, en particulier, le correspondant du *Soleil* « qui, dit-elle, est toujours si aimable pour ma famille et que je lis chaque jour. Je n'oublie pas mon pays, ajouta-t-elle, et je suis toujours française de cœur. L'adresse que vous avez fait remettre à Sa Majesté le roi et à moi, nous a causé beaucoup de plaisir. Je vous en remercie sincèrement. »

» La reine nous entretint encore quelques instants de la France, de notre beau pays auquel elle pense toujours et nous avons pu nous assurer qu'elle connaissait la France et Paris mieux que nous. Elle nous a congédiés en termes charmants et nous avons assuré Sa Majesté de notre profonde gratitude pour l'honneur qu'elle a bien voulu nous faire. Le souvenir de son accueil restera inoubliable pour nous.

« La reine Amélie nous a de nouveau tendu la main, que nous avons baisée, et nous nous sommes retirés sous le charme de son sourire, de sa beauté et de sa bienveillance. »

J'ai eu, en quittant Sa Majesté, un long entretien avec le comte de San Miguel, le sympathique ministre de Portugal à Madrid, et je l'ai remercié vivement de l'amabilité qu'il a témoignée à mes confrères et à moi durant notre séjour à Madrid.

Le soir même, vers six heures et demie, Leurs Majestés Portugaises quittaient la capitale de l'Espagne, au milieu des acclamations de la population, emportant, nous n'en doutons pas, un excellent souvenir de la réception si amicale de S. M. la reine-régente Marie-Christine et de l'accueil enthousiaste des Espagnols.



S. M. AMÉLIE, REINE DE PORTUGAL.

XXXIII

LES THÉÂTRES DE MADRID. — LA PLAZA DE TOROS ET LES CIRQUES.

LE BUENO-RETIRO. — LES ACADÉMIES ET LES MUSÉES DE MADRID.

L'HÔTEL DE VILLE. — LE MANZANARÈS. — LE PONT DE TOLEDE.

LE MONUMENT DU DOS DE MAYO.

Les théâtres et les lieux de plaisir sont nombreux à Madrid. Je citerai tout d'abord le *Théâtre royal*, grande salle de proportions égales à celles de la Scala de Milan : extérieurement l'édifice est très lourd et ressemble fort à un de nos *grands théâtres* de province. Il a cependant coûté 42 millions et il faut reconnaître que la salle est très richement décorée et digne d'une capitale comme Madrid. Les troupes, qui y font entendre les opéras de tous les grands maîtres connus, sont généralement excellentes.

Le *Théâtre espagnol*, détruit en 1804 par un incendie, reconstruit en 1808 et restauré en 1849, n'a aucune apparence architecturale et est surtout célèbre par son histoire, qui est un peu celle de l'art dramatique en Espagne.

Le *Théâtre de la Princesse*, situé dans la rue du Marquis de Ensenada, a été inauguré en 1885 : la façade, assez jolie, est un mélange de Renaissance et de style grec et romain bâtards ; il vaut mieux ne pas trop la regarder et l'étudier, si on veut conserver la bonne impression première. La salle est très élégante, la scène spacieuse : on y joue l'opéra-comique et l'opérette.

Le *Théâtre de la Comédie*, inauguré en 1875, un des meilleurs de Madrid, ne contient qu'un millier de personnes, son titre indique le genre des pièces qu'on y représente.

Le *Théâtre de la Zarzuela*, construit en 1856, contient plus de quinze cents spectateurs et est voué en quelque sorte à l'opéra-comique : il est situé dans la rue de Jovellanos, dont on lui donne souvent le nom.

Le *Théâtre d'Apollon*, dans la rue d'Alcala, mérite encore une

mention, car la salle est élégante : on y joue de courtes pièces mêlées de chant, dont le comique est tout à fait espagnol et la saveur très curieuse.

Enfin, je citerai seulement les autres salles, *Théâtre du prince Alfonso*, *Théâtre de Novedades*, *Théâtre de Lara*, *Théâtre de l'Alhambra*, *Théâtre Martin*, *Théâtre de Esclava*, *Théâtre Romea*, *Théâtre de Recoletos*, *Théâtre de Tivoli*, *Théâtre de Madrid*, qui sont plutôt des cafés-concerts que des théâtres, bien qu'on y joue des pièces en deux et parfois trois actes.

La *plaza de Toros* mérite une description plus longue : c'est un édifice de mauvais style arabe, construit en briques, en pierre et en fer, ayant soixante mètres de diamètre et contenant près de 12.500 spectateurs. Les courses de taureaux s'y donnent d'avril à octobre tous les lundis, l'arène n'est pas couverte et, comme dans les anciens théâtres romains, spectateurs et toreros ont le ciel sur leur tête et le soleil aussi. Il y a peu de places couvertes, elles se trouvent au-dessus des loges et à côté des tribunes du roi et de la municipalité.

Les courses de taureaux, spectacle barbare, sont trop connues en France pour en faire ici une nouvelle description ; la vue des malheureux chevaux, le ventre ouvert, perdant leurs entrailles et leur sang et que leurs bourreaux reconduisent, après un pansement sommaire, à leur martyre, est une des plus atroces choses que je connaisse. Ces pauvres chevaux destinés à l'abattoir, sans force et tenant à peine debout, méritent certes un trépas plus doux que la lente agonie qu'on leur impose après leur avoir fait déchirer le ventre et les entrailles par les cornes d'un taureau. N'insistons pas.

Un spectacle que le peuple de Madrid fréquente assidûment, c'est le *Cirque* : il y en a deux à Madrid, qui sont fort bien installés, très grands et avec de bonnes troupes : ce sont le *Cirque de Price* et le *Cirque de Colomb*.

Mentionnons aussi l'*Hippodrome* où ont lieu les courses de chevaux et qui est situé à l'extrémité du *Paseo de Recoletos*. La population madrilène n'est pas encore enthousiaste de ce genre de courses et je doute qu'elles s'acclimatent dans ce pays hypnotisé par les jeux sanglants des *Toros*.

Avant de quitter Madrid, il nous faut dire quelques mots de son jardin du *Bueno Retiro*, jadis jardin royal réservé, aujourd'hui ouvert au public. Ce jardin est à proximité du *salon del Prado* et a deux entrées principales, l'une à la montée *San Jeronimo*, l'autre près de la porte d'Alcala. C'est le rendez-vous des promeneurs de

Madrid, comme notre *Bois de Boulogne* à Paris, toutes proportions gardées. Une vaste avenue bordée de haies et plantée de tilleuls mène au grand étang, qui est entouré d'allées très fréquentées par les voitures et les piétons. Mais la végétation, là comme partout ailleurs, à Madrid, est chétive et demande énormément d'entretien : le terrain sur lequel est bâti Madrid est en effet absolument infertile et pierreux.

Il y a à Madrid plusieurs académies qui possèdent de beaux locaux, de riches bibliothèques et des galeries de tableaux et d'objets d'art ; citons l'*Académie de San Fernando*, qui a une collection de 300 tableaux, la *Réal Académie de la Historia*, très illustre société dont M. Canovas del Castillo est le président, la *Société de géographie*, l'*Académie littéraire*, la *Faculté de médecine*, etc.

La *Bibliothèque nationale* est installée sur la *plaza Mayor*, dans un local absolument indigne de l'importance de cette collection superbe de livres (200.000 ouvrages). On va la transférer dans le palais du paseo de Recoletos, où elle sera admirablement installée, d'une façon grandiose ; la salle de lecture sera une des plus belles du monde.

Les musées de Madrid sont nombreux ; il faut citer : le *Musée archéologique national*, installé dans un édifice appelé le *Casino de la Reina*, et inauguré en 1871. Il contient un nombre considérable de curiosités et d'antiquités provenant de l'Espagne, de l'Amérique, des Indes, de l'Afrique et de l'Océanie. Un salon est consacré à l'*ethnographie*. Beaucoup d'antiquités romaines, égyptiennes, et de spécimens de l'époque et de l'art des Visigoths. Le *Musée des reproductions artistiques*, situé dans la rue Alphonse XII, comme son titre l'indique, contient des reproductions fort bien faites des chefs-d'œuvre de la sculpture ; il doit rendre de grands services aux étudiants. Le *Musée anthropologique*, le *Musée des sciences naturelles*, fondé par Charles III, très important par la rareté de ses collections. Le *Musée des ingénieurs*, qui doit son origine au Musée militaire, créé en 1756, et qui fut transformé ensuite en *Musée royal d'artillerie des ingénieurs* : ce musée, très intéressant, possède une riche bibliothèque. Le *Musée d'artillerie*, qui fut créé séparément en 1883, est installé dans l'ancien palais de Bueno-Retiro ; il contient des souvenirs historiques très importants, des armures et des armes de toutes les époques, et des modèles topographiques très curieux.

Le *Musée naval*, installé au ministère de la marine, donne une idée

de l'histoire maritime de l'Espagne. Ses différentes salles sont remplies de reliques précieuses des illustres marins espagnols, de portraits, de curiosités uniques. C'est un musée à visiter. Le *ministère de la marine*, puisque nous en parlons à cause de son musée, est un important édifice, possédant un très bel escalier et de beaux salons richement décorés.

Il faut parler aussi, en passant, du *Musée* et de la *Bibliothèque des colonies*, installés au jardin du *Retiro*, dans l'édifice qui fut construit pour abriter l'exposition de *Minéralogie*.

En outre de ces musées nationaux, il y a à Madrid une quantité de collections particulières, de galeries de tableaux célèbres : il faut citer celles de l'Infant don Sébastien, de M. de Salamanca, du duc d'Albe, de M. Urzaiz, du duc de Pastrana, du duc d'Urceda, du marquis de Javal-Quinto, du duc de Medinaceli, du marquis de Villafranco, de don Valentin Carderera, de don Antonio Canovas del Castillo, du duc de Villahermosa, Anglada, du marquis de Portugaleta, et bien d'autres collections moins célèbres.

L'*Hôtel de Ville* de Madrid est situé sur la *plazuela de la Villa* ; c'est un grand carré long, haut d'un seul étage et sans aucun caractère.

Je n'aurais pas voulu vous parler du Manzanarès ; on a tant ridiculisé ce cours d'eau, qu'il est difficile de n'en point parler sans sourire. Mais le pont de Tolède, majestueux et superbe, qui a deux cents mètres de long sur sept de large, neuf arches élégantes et simples, attire notre attention par les nombreux ornements de mauvais goût qui surmontent son parapet.

Plus heureux que son rival, le pont de Ségovie, dont les arches énormes sont presque comblées par les sables qui remplissent le lit du Manzanarès, le pont de Tolède peut encore laisser les piétons passer, presque à pied sec, entre les piliers qui le supportent. Quant au Manzanarès, l'a-t-on baptisé fleuve pour pouvoir se donner le luxe de construire des ponts aussi grands ? Est-ce à cause de ses ponts, qui seraient dignes de la Garonne ou de la Loire, que ce ruisseau, où les lavandières peuvent à peine laver un mouchoir de poche, a été rangé parmi les cours d'eau fameux ?

Difficile question à résoudre : ne l'entreprenons pas. Disons seulement que le Manzanarès, qui l'été est un ruisseau, parvient quelquefois en hiver, les pluies et les neiges de montagnes aidant, à occuper son lit. Il roule alors ses ondes sales et boueuses sous les arches du pont de

Tolède, et les Madrilènes accourent de tous les points pour contempler l'éphémère spectacle qu'offre leur fleuve bien-aimé !

Nous avons déjà parlé de la *porte d'Alcala*, arc de triomphe à trois arches, élevé en l'honneur de Charles III ; Madrid possède deux autres portes monumentales dignes de mention : la *porte de Tolède*, qui fut élevée en l'honneur de Ferdinand VII après sa captivité à Valençay ; quoique d'un style de mauvais goût, elle est plus imposante que la porte d'Alcala, mais moins heureusement conçue que la *porte de San-Vicente*, qui conduit à la promenade de la *Floride*.

J'ai omis de vous signaler, à côté du salon du Prado, la pyramide du *Dos de Mayo*. Ce monument patriotique rappelle le douloureux souvenir d'un des épisodes de l'occupation française de 1808. Trois braves officiers d'artillerie, dont j'inscris le nom avec respect sur cette page, Ruiz, Daoiz et Velarde, animés du même amour de liberté et d'indépendance, se mirent à la tête de quelques hommes résolus, et cherchèrent à s'opposer à l'occupation du quartier de Monteleon par une colonne française. C'est une des exigences rigoureuses, barbares, mais nécessaires de la guerre, qui les fit fusiller par nos troupes ; mais si l'exécution de ces héros s'imposait au chef de notre armée, qu'il me soit permis de blâmer, après tant d'autres, l'inutile, l'impolitique, la criminelle tentative de Napoléon I^{er}, récompensant un peuple qui venait de nous prouver son amitié en restant notre allié, en faisant détruire ses flottes par les Anglais aux côtés des nôtres, en s'illustrant, en combattant dans nos rangs contre toute l'Europe, récompensant, dis-je, ce peuple valeureux, chevaleresque, en cherchant à l'assujettir, en s'efforçant de lui ravir la liberté et l'indépendance.

Certes, les Espagnols ont lutté comme des lions ; ils ont vaincu même le despote génial qui fut Napoléon I^{er}, car la guerre d'Espagne, de son propre aveu, fut la cause de ses désastres ; on doit les louer d'avoir fait preuve de tant de patriotisme et de bravoure, et je souhaiterai seulement à mon pays de prendre, si c'était jamais nécessaire, les Espagnols pour modèles, et de combattre comme eux avec un indomptable acharnement.

Napoléon I^{er} reconnaissait lui-même à Sainte-Hélène que la guerre d'Espagne avait, par son injustice, excité la réprobation de toute l'Europe ; mais on avait méconnu ses intentions, ajoutait-il. Cela se peut ; mais il oubliait que des intentions pacifiques et amicales ne se traduisent pas par des coups de fusil, qu'on ne commence pas, quand on veut se

concilier un peuple, par violer ses droits, froisser ses sentiments, réduire ses libertés et emprisonner ses princes !

Si j'insiste un peu sur ce triste épisode de la si glorieuse et si étincelante histoire du premier empire, c'est parce que cette guerre d'Espagne, qui naquit de l'aveuglement d'un homme de génie devenu despote, a manqué nous aliéner pour toujours le cœur de nos frères latins, les Espagnols. Pendant de longues années, l'anniversaire du *Dos de Mayo* fut célébré avec une tristesse farouche dans toute l'Espagne, et les Français ne pouvaient pas à Madrid se mêler sans danger à la foule. Aujourd'hui le *Dos de Mayo* est toujours un triste anniversaire ; mais la haine contre le Français a disparu ; les Espagnols ont compris qu'ils ne pouvaient rendre les Français responsables de la folie criminelle de Napoléon I^{er}.